

KNACK (Belgique)

---

Un suisse, un indien et un belge sortent du lot

---

Essayer de trouver un dénominateur commun au grand nombre de films présentés à la Berlinale serait tentant, mais cela semble une fois de plus être une tâche impossible. Les tendances que l'on discerne difficilement dans la production mondiale des films retenus semblent aussi bien découler d'un heureux hasard dans la programmation que d'une solidarité intuitive et de préoccupations communes entre les cinéastes venus de toutes les parties du globe...

Il est remarquable de voir combien de contradictions de même type sont reprises dans un nombre de films très divers.

La confrontation par exemple, entre ville et campagne ou province, origine d'une tension dramatique, se retrouve dans trois des films les plus intéressants de la compétition.

La coproduction Franco-Suisse "La Provinciale", la sélection indienne "Anatomie d'une Famine" et "Le grand paysage d'Alexis Droeven", une production très discutée de notre pays...

Dans "le grand paysage d'Alexis Droeven" de Jean-Jacques Andrien, Jerzy Radziwilowicz (l'acteur polonais de "L'Homme de Marbre" de Wajda), fils d'un agriculteur militant décédé récemment est placé devant le choix suivant : reprendre ou non la ferme laitière mécanisée de son père ? L'élément dramatique qui réalise le contraste avec la ville est incarné par le personnage de sa jeune tante,

Elisabeth (Nicole Garcia) qui, elle, a fui depuis plusieurs années déjà le milieu fermé et étroit de la campagne pour devenir avocate à Liège.

Andrien qui dans son premier long-métrage, "le fils d'Amr est mort !", a dressé une réflexion cinématographique sur la recherche de l'identité propre, réalise dans son second film une exploration cinématographique tout aussi fascinante qui cette fois a pour thème central la relation entre l'individu et son environnement. La toile de fond économique et politique y joue un rôle prépondérant : le récit se situe dans une ferme de la région d'Aubel à la frontière des Fourons, où la crise de l'agriculture (les agriculteurs de la région perdent progressivement leur autonomie par le biais de la législation européenne) et le conflit linguistique se déroulent à un certain niveau de façon parallèle.

Bien que les problèmes des Fourons ne constituent seulement qu'une des facettes de ce film pourtant remarquable par la multiplicité de celles-ci, il fallait s'attendre à ce que nombre de mes collègues flamands se braquent sur ce point oh combien délicat. Et c'est vraiment absurde, compte tenu du talent de ce cinéaste-né qu'est Andrien qui s'est imposé en deux longs métrages comme le cinéaste le plus doué de ce pays tellement pauvre en la matière (sur ce plan il ne devrait pas y avoir de discrimination entre wallons, flamands ou bruxellois).

Pour dire les choses crûment et en réaction à la stupidité et à l'incompréhension qui a marqué chez nous l'accueil du "grand paysage d'Alexis Droeven", alors qu'aucun critique juif ne penserait à remettre en cause le talent de Leni Riefenstahl, Jean-Jacques Andrien, lui a manifestement

perdu tout crédit auprès du critique flamand parce qu'il a osé utiliser les problèmes des Fourons comme toile de fond et surtout parce qu'il a considéré le contenu réel du film comme le plus important qu'un soit-disant exposé-cadre sur le problème brûlant des questions linguistiques.

La consommation intensive de films les plus inégaux pendant les douze journées d'un festival me semble vraiment le cadre idéal pour apprécier les qualités cinématographiques et l'originalité d'un film comme "le grand paysage d'Alexis Droeven".

Le jury du festival a décerné un prix à la beauté indéniable de la photographie du film qui n'a rien à voir avec de "belles images", mais bien avec la vision d'un authentique auteur cinématographique qui compose au moyen d'images.

Pour moi Andrien aurait mérité de tirer le gros lot, l'Ours d'Or, parce que dans aucun film en compétition l'écriture n'a été aussi riche, consistante et complètement maîtrisée : les séries d'images sobres, à la limite de l'épure dénotent une pudeur admirable, ce qui renforce d'autant plus les moments d'émotion; la bande sonore, quant à elle, est la plus subtile et la plus créative qu'on ait pu entendre dans un film belge...

Patrick DUYNLAEGHER